

LEGEND
P R É S E N T E

Lisa
harcelée

Drogue, prostitution,
tentatives de suicide :
à 13 ans, comment
le harcèlement mène
au pire.

HORS CADRE



« Ce qui a frappé les équipes quand Lisa est venue dans notre studio, c'est qu'on ne voit rien. Une jeune femme tranquille, un regard doux, rien qui trahit ce qu'elle a traversé. Et c'est peut-être ça le plus glaçant, quand j'ai réalisé que ces histoires se cachent partout... »

Guillaume Pley

Lisa vient d'avoir vingt-deux ans. Sous ses manches longues, ses avant-bras sont couverts de cicatrices. Vingt-deux ans, un âge trop tendre pour avoir connu la guerre. Et pourtant : c'est bien une guerre intime que la jeune femme a traversée.

Harcelée depuis le début du collège, traitée de « pute » comme d'autres en leur temps le furent de « sorcière », sans motif si ce n'est le suivisme et l'ignorance de la meute, l'adolescente se retrouve bientôt prise malgré elle dans un engrenage implacable qui va de pair avec la perte totale de ses repères et de son estime d'elle-même.

De la prise de drogue à la prostitution, des tentatives de suicide aux séjours en HP, de l'anorexie à la scarification, son parcours se fait chemin de croix. En creux s'y dessine la figure atemporelle du bouc émissaire.

Au bord du désespoir, la jeune femme tente de se relever, pour mieux tomber à nouveau. Jusqu'à comprendre que c'est intérieurement qu'il lui faut se reconstruire.

Mais comment porter un regard différent sur soi-même lorsque celui des autres vous renvoie constamment à votre impuissance ?

Aujourd'hui, Lisa s'en est sortie. Enfin débarrassée de ses démons, elle raconte son parcours dans un témoignage vif, poignant et sans concessions, qui se révèle aussi une mise en garde puissante contre le harcèlement scolaire.

Photo de couverture : © Legend

HORS CADRE

ISBN 978-2-488581-06-6



18,90 €
PRIX TTC
FRANCE



Rayons : Témoignage, Actualité

Lisa
harcelée

Préparation de copie : Virginie Manchado
Relecture - correction : Anne-Lise Martin
Photo de couverture : © Legend
Design de couverture : Antoine Zuconi
Mise en pages : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

© 2026 Hors Cadre, une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-488581-06-6

LEGEND
P R É S E N T E

Lisa
harcelée

Drogue, prostitution,
tentatives de suicide :
à 13 ans, comment
le harcèlement mène au pire.

HORS CADRE

Préface

Qui peut s'imaginer tomber dans les drogues dures à seulement 13 ans ?

Pour Lisa, ce n'est pas une question. C'est son histoire.

À un âge où l'on devrait se construire, elle allait acheter de la kétamine ou même de la cocaïne. Pas par curiosité, pas par rébellion, mais parce que le harcèlement l'avait déjà tellement abîmée qu'elle cherchait simplement une façon de ne plus ressentir. Elle cherchait une anesthésie pour ne plus entendre, ou ne plus subir les moqueries et le harcèlement.

Mais au début de l'adolescence, cette anesthésie a un prix. Un prix qu'elle a payé en se prostituant, ou en faisant office de mule pour des trafiquants de drogue.

Quand on a créé Legend, on voulait écouter et comprendre les vies de ceux qu'on ne voit pas. Ceux qui avaient une enfance normale, ou presque. Une scolarité simple, ou presque, jusqu'au point de bascule et à la descente aux enfers.

Une descente aux enfers qui l'a poussée dans des extrêmes que personne ne devrait voir, encore moins à 13 ans.

Ce qui a frappé les équipes quand Lisa est venue dans notre studio, c'est qu'on ne voit rien. Une jeune femme tranquille, un regard doux, rien qui trahit ce qu'elle a traversé. Et c'est peut-être ça le plus glaçant, quand j'ai réalisé que ces histoires se cachent partout.

Et c'est avec une clarté froide et avec résilience que Lisa est venue nous raconter son parcours. Une histoire qui peut choquer, mais aussi une histoire de reconstruction. Ce n'est pas seulement une chute, mais aussi la preuve que même quand tout s'effondre très tôt et très bas, il reste quelque chose.

Merci à elle de nous avoir livré son histoire, aussi dure soit-elle.

Guillaume Pley

Prologue

Depuis combien de temps fait-il nuit ? Depuis combien de minutes suis-je assise sur ce petit mur en pierre, perdue au milieu des montagnes ?

Autour de moi, personne. Juste un passant avec son chien, qui me jette à peine un regard, à moi, la fille perchée sur le muret – quel âge me donne-t-il ? Se doute-t-il que je n'ai que dix-sept ans ? L'homme ne s'arrête pas. Il doit se dire : « Qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là ? » Il trace sa route et disparaît dans la nuit noire.

Les quelques formes que j'aperçois au loin sont sans doute des maisons isolées. Je distingue des lumières mais la redescente de kétamine, que j'ai prise il y a plusieurs heures, m'épuise trop pour pouvoir faire le chemin jusqu'à elles. J'ai froid. De plus en plus. Si je reste ici, je vais mourir gelée. Mon legging et mes claquettes-chaussettes sont loin de l'attirail qu'il faut pour affronter janvier par ici. La mer me semble si loin. Ma famille est à douze heures de voiture, au moins.

Face à moi il y a un petit sapin. Comme un rappel de Noël, qui cet hiver a été si pénible pour moi. Si je m'assois dessous, est-ce que j'aurai moins froid ? Ma tête est prise dans un brouillard. La drogue ne renonce pas facilement à moi. Ni moi à elle.

Je suis arrivée dans la région en voiture avec Martin et les autres. Ils m'ont jetée hors du véhicule quand ils ont compris que je n'étais pas d'accord avec la suite des événements.

Au départ, le but du jeu était simple : vendre de la drogue – coke, kéta, ecsta – sans se faire serrer par la police aux frontières. Le plus ironique, c'est que j'étais la plus lucide du groupe alors que j'étais défoncée en permanence. En retour, Martin nous donnait nos doses quotidiennes et payait les hôtels et les repas, il nous protégeait. Il faisait souvent ce genre de trafic.

Il voulait que j'aille me prostituer dans le pays voisin : comme je suis blanche et mineure, c'est triste à dire mais j'aurais mieux gagné que les autres filles là-bas. J'étais une machine à fric pour lui, qui aurait récupéré une large partie de mes gains. Mais je ne voulais pas quitter la France et je n'ai pas cédé. Il s'est énervé, mais même quand il a ouvert la boîte à gants pour me montrer son arme, je ne me suis pas démontée. Il fallait que je fasse front ; j'ai caché le tremblement de mes mains et j'ai tenu tête au caïd : « Ça se passera pas comme ça ! »

A-t-il ri en entendant l'une de ses employées, mineure en plus, lui refuser quelque chose ? Je ne sais plus. Lui et les autres avaient encore de la route et de la drogue à écouler. Il fallait que ça aille vite, qu'on ne perde pas le rythme et qu'on liquide tous les stocks. Comme je suis une fille, je la mets dans des capotes que je glisse à l'intérieur de mon vagin. Je sais que d'autres choisissent de les avaler, mais c'est plus risqué puisque ça peut s'ouvrir dans l'estomac, alors on est bon pour l'hôpital. L'après-midi même, j'avais senti l'olivette de cocaïne me glisser entre les jambes alors que j'étais debout dans une station-service. Le cauchemar. J'avais dû filer aux toilettes en vitesse.

Pendant ma dispute avec Martin, que faisaient les autres ? Rien. Ils devaient comater. Nous étions toujours plus ou

moins en redescende, drogués vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Martin n'a pas utilisé son flingue, finalement. On n'avait pas intérêt à se faire remarquer. En repréailles, il a ouvert la portière et m'a balancée au milieu de nulle part : « Vas-y, tu sais quoi ? Je sais très bien que tu peux pas te débrouiller sans moi ! » J'ai vu la voiture partir et me suis dit « t'es dans la merde, en plus t'as plus de batterie ». Voilà le résultat : pas d'argent, pas de batterie, pas même un pull. Sur le point de crever de froid. Dans l'urgence j'ai oublié mes affaires dans la voiture. Je ne les reverrai jamais.

Quelle heure est-il ? Deux heures du matin ? Il va falloir faire un choix : mon prochain appel sera le dernier avant que mon téléphone ne s'éteigne. La police, bien sûr. Je sais qu'il faut appeler la police pour qu'ils viennent me chercher – même si je ne sais pas ce qui m'attend ensuite : hôpital, retour en foyer, ou pire, CER (Centre Educatif Renforcé), c'est-à-dire la prison pour mineurs, si la juge décide de serrer les boulons. L'avenir n'a jamais été aussi flou. Mais je n'ai pas le choix et je compose le 17. En appelant les gendarmes, je crame mes derniers pourcentages de batterie. Ils arrivent, mais ils vont mettre du temps. Il faudra leur en dire le minimum, surtout ne pas compromettre Martin et son trafic, sinon je suis foutue.

Je guette la lueur bleue de la voiture de police dans la nuit compacte. En attendant, le silence. Un silence si complet qu'il prend toute la place. Ma tête vibre et je les entends encore résonner, amplifiées par l'écho : les voix des autres, de tous ceux que j'ai croisés sur le chemin qui m'a menée jusqu'ici.

Leurs voix dans le car scolaire. Leurs voix dans les salles de classe. Au self. Dans les escaliers du collège. Sous

la douche aussi, dans mon lit au moment de m'endormir, partout. Ces voix qui répétaient toutes ces choses dont on m'accusait sans me connaître. Je les ai entendues jusqu'au tournis. Les mots ne changeaient pas, ou si peu, c'étaient toujours les mêmes, en boucle, et à force de les subir jour et nuit, quelque part j'ai fini par y croire.

Pute. Toxico. Manipulatrice. Je ne supportais même plus mon nom. Mon nom était devenu une insulte.

1

L'ARBRE VIVANT

Je passe mes premières années à la campagne, à quelques kilomètres de la mer, dans une maison face à un champ au milieu duquel il y a un grand chêne. Je le vois à toute heure de la journée. Cet arbre, solide, rassurant, c'est toute mon enfance. Un repère stable. Je fais des cabanes dedans, il témoigne des saisons qui changent et, dès mon plus jeune âge, je passe tout mon temps dehors, proche de la nature et des animaux. J'adore notre chien Léonard, un bouvier bernois immense, je me blottis contre son torse chaque fois que j'ai un chagrin.

Je reviens souvent à la maison couverte de terre, j'aime faire des tambouilles avec la gadoue. Les jours de pluie, mon père me prête ses bottes Aigle en caoutchouc, trop grandes pour moi mais que je suis fière de chausser. C'est une façon d'être encore plus proche de lui. Puis c'est parti pour une énième vadrouille dans les champs ou la forêt. Une vraie fille de la campagne ! Mes parents, après des tentatives difficiles pour avoir un enfant, sont euphoriques à ma naissance. Je suis d'autant plus choyée et comblée d'affection.

Quand je ne joue pas dehors, mes centres d'intérêt sont nombreux : je construis des maisons élaborées en Kapla, je collectionne les Playmobil et je dessine. Je suis une enfant active et joyeuse. Je m'intéresse au maquillage, pas celui des femmes mais celui des effets spéciaux dans les films d'horreur, dont je regarde des extraits sur YouTube. Toutes ces

couleurs m'aimaient. Le latex, cette matière si plastique et singulière, me fascine.

Au quotidien, c'est mon père qui veille sur moi. Ma mère travaille beaucoup. Je ne sais pas grand-chose de ces longues heures qu'elle passe le soir à l'agence qui l'emploie. Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? Est-ce qu'on lui demande de rester aussi longtemps ? Un jour, je dis même en rigolant : « Maman, si tu lui installes un lit au boulot, elle y reste. » Elle me manque, mais mon père est le père idéal pour une petite fille, il me couvre de tendresse et d'attentions – comme il travaille en trois-huit, c'est plus facile pour lui de dégager du temps.

Ma sœur Julie naît trois ans après moi : difficile au départ de cohabiter avec la « concurrence », mais très vite nous devenons proches. Dans la famille, même lorsqu'on se fâche, il faut toujours finir la journée avec un bisou. Nous sommes unis, aimants, et surtout bien ancrés dans notre région : nous allons souvent voir mes grands-parents, qui ne vivent pas loin d'ici, et Julie et moi passons les vacances chez eux. Ma grand-mère nous gâte avec ses goûters et ses crêpes incroyables. Mon grand-père, lui, a toujours été un peu spécial : il a un magnétisme dans les mains qui peut soulager la douleur des autres. L'information est vite connue par tout le monde aux alentours et les gens font la queue pour le voir.

À l'école, en primaire, je ne travaille presque pas mais j'arrive à obtenir de très bons résultats. Tout semble aller pour le mieux, j'ai deux amies avec qui je forme un véritable trio, mais vers mes sept ans je commence à avoir des problèmes aux pieds. Que m'arrive-t-il ? Difficile à dire, mes parents et les médecins ont du mal à savoir pourquoi j'ai mal aux pieds à ce point. Très vite, mon état m'oblige à

avoir parfois recours à un fauteuil roulant, en fonction des crises. À l'école, les autres ne comprennent pas : j'alterne les périodes valides et les périodes en fauteuil, et le milieu scolaire ne peut pas me mettre dans une catégorie ou dans l'autre – on murmure un peu autour de moi, on se demande si je fais semblant. Je m'entends mieux avec les profs qu'avec les gens de ma classe, et même si j'ai toujours mes deux amies, je passe beaucoup de temps à dessiner seule dans mon coin. La fille à part que je suis intrigue les autres, je sens que l'atmosphère autour de moi change un peu. J'essaie tant bien que mal de m'intégrer mais mes efforts ne sont pas naturels, quand j'essaie de parler comme eux, cela sonne faux. Je ne suis pas à l'aise avec les expressions à la mode. Le soir je m'écroule, vidée par cette personnalité normale que j'essaie de me fabriquer par peur d'être exclue ou mal vue. Bientôt, c'est l'entrée au collège. Suivre mes copines me rassure, j'essaie de me dire que ce sera un nouveau départ.

Dans le champ, le grand chêne est coupé. Je n'ai jamais su réellement pourquoi – peut-être qu'il prenait trop de place. Je suis détruite, je perds l'un des piliers de mon enfance. Sa forme rassurante ne se découpe plus sur l'horizon, il n'y a plus qu'une souche. Mon enfance s'arrête en même temps.

2

L'ARBRE COUPÉ

Début du harcèlement

Qui dit adolescence dit acné, je n'ai pas été épargnée. Je déteste ma peau, je ne la reconnais plus, et avec le fauteuil roulant qui m'accompagne régulièrement, je fais une entrée plutôt désagréable au collège. Je ne sais pas encore que j'enchaînerai quatre établissements jusqu'au brevet.

Comment expliquer pourquoi, peu à peu, je m'isole ? Je sens pourtant autour de moi que les autres ne me voient pas comme faisant partie des leurs. Je fais tout pour qu'on m'aime bien, ou au moins pour passer inaperçue, j'aimerais tant ne pas détonner, ne pas me faire remarquer, mais je suis toujours exclue du groupe, solitaire à la récré – et dès la sixième je me tourne vers les troisièmes, avec lesquels je m'entends mieux. Me prend-on pour une fille prétentieuse, à traîner comme ça avec les plus grands ?

En cours on commence à murmurer des mots comme calculatrice. Un jour, seule à mon bureau, je vois les garçons qui me jettent des regards en coin et rigolent entre eux, et j'entends ces mots : *calculatrice*, *pute*. Faute de comprendre, sans appui – ni prof, ni amis –, j'adopte la seule réaction qui me semble possible. Je ris avec eux. J'ai l'impression que je n'ai pas le choix : si je réponds ou me fâche, ils sont plus nombreux et plus forts que moi et me le font payer. C'est par volonté d'éviter le pire que je vais dans leur sens. En salle de techno, un jour, les garçons me montrent une vidéo porno : qu'attendent-ils de moi ? que je sois fidèle

à ma réputation de pute ? Mal à l'aise, sans jamais avoir vu de telles images de ma vie, je continue à rire. L'écho de mon propre rire me poursuit dans les salles de classe, les escaliers, les toilettes où le midi je mange seule, enfermée, par peur qu'on remarque que je n'ai pas d'amis, qu'on me le fasse sentir, qu'on m'humilie encore plus, moi la fille à côté de laquelle personne ne veut s'asseoir à la cantine. Chaque jour, j'appelle ma mère, en larmes. Navrée pour moi, elle me soutient comme elle peut.

Mon état psychologique ne peut qu'avoir des conséquences sur mes résultats scolaires : alors que j'arrivais avec d'excellentes notes en sixième, celles-ci chutent. Les profs ne me sont d'aucun secours. Même s'ils voient que je suis moquée et tourmentée par les autres, ils préfèrent avoir la paix et ne me défendent pas – une prof de français me traite même de tous les noms devant tout le monde. Sans raison apparente. Le prof de techno, un jour où je suis en fauteuil, me demande de rester dans la salle de classe après un cours où je me suis pris un classeur à la figure sans broncher. J'espère une réparation, une promesse de sanction pour les coupables, qui sont partis du cours un sourire aux lèvres. Au lieu de ça, le prof s'approche de moi : « Lisa, je suis vraiment désolé pour ce qui s'est passé », me dit-il, avant de passer sa main sous mon tee-shirt. Pétrifiée, je ne sais pas quoi faire, à part subir le contact glacé de sa main presque collée à mon sein. J'attends que ça passe. Le temps s'étire. Mais même quand il l'enlève, j'en sens encore la marque, comme un sceau sur ma peau d'adolescente d'à peine treize ans.

Ma réaction est d'aller le dire à l'adjointe de la directrice. Je raconte l'épisode et j'attends une réaction. Une sanction. Elle ne vient pas. Je suis la gamine harcelée, l'aimant

à problèmes, à peine convoque-t-on ma mère et le prof en question – et celui-ci répond, dans des propos hallucinants, qu'il a l'habitude d'être tactile avec les élèves, pour lui c'est normal. Affaire classée. On me demande même de m'excuser auprès de lui. Visiblement je dérange tout le monde avec mes soucis. Quel est le message entre les lignes ? Si je suis harcelée, c'est pour une bonne raison ?

La puberté arrive – et avec elle les premières règles, pour lesquelles toutes les filles se préparent. Ma mère m'a donné des serviettes hygiéniques, que j'ai glissées dans la poche avant de mon Eastpak au cas où l'événement se produirait au collège. Alors que je suis dans les escaliers, je sens glisser la fermeture Éclair de mon sac. J'ai à peine le temps de me retourner qu'un groupe de garçons, hilares, se passe mon paquet de serviettes hygiéniques comme ils l'auraient fait avec un ballon. Ils rient à gorge déployée et appellent ça mes *couches*. Je trace ma route sans rien dire, en espérant simplement vivre une journée ordinaire après cet épisode gênant. Je n'ai pas cette chance. Par une association bizarre entre serviettes hygiéniques, règles et sexe, on me traite à nouveau de pute. J'encaisse des remarques toute la journée, on me reparle de mes couches, on rit de moi et une fois encore je n'ai pas l'impression d'avoir d'autre choix que de rire avec eux. Je ris donc de moi-même avec les autres, et sans le savoir, je confirme par là, encore un peu, mon statut de victime, puisque je ne me défends pas. À treize ans, je n'en ai pas les ressources.

Tout est prétexte à me ridiculiser : je n'ai pas de Smartphone, mes parents ayant voulu me préserver de cette mode parce que je suis trop jeune, on se moque de moi et de mon téléphone pourri. Un jour, pendant la récré, je

me fais agresser physiquement par une fille. Un autre jour, une fille que je pensais être l'un de mes seuls soutiens me pousse violemment dans les escaliers. Je suis en béquilles à ce moment-là. La chute est brutale et bruyante : on nous convoque chez la CPE mais mon « amie » n'est pas inquiétée, on nous demande simplement de retourner en cours sans faire d'histoires.

Quand le harcèlement devient trop voyant, on convoque mes parents dans le bureau de la CPE, quand ce n'est pas ma mère qui réclame des rendez-vous avec les parents des autres élèves. Mais aux yeux de l'administration, c'est toujours moi le problème. Leur argument ? Il est plus facile d'identifier la victime que les coupables. Le message est clair : c'est moi qui dois partir. Au cours de ma scolarité, je change de collègue quatre fois, mais le problème se répète. Mes parents, très préoccupés, veulent m'aider mais n'y parviennent pas suffisamment.

En cours ou dans les couloirs, les mêmes mots me reviennent au visage : *pute*, alors que je n'ai encore jamais eu le moindre rapport sexuel, et *calculatrice*, sans que je sache à quoi on fait référence. Les mots qui s'additionnent échafaudent un bûcher – comme pour celles qu'auparavant on traitait de sorcières sans autre raison que leur différence. Chaque nouveau collègue me fait espérer un nouveau départ, mais la région est petite, les gens se connaissent, les rumeurs circulent. J'ai l'impression que ma réputation m'attend toute prête quand j'arrive quelque part.

Libération inattendue : le premier joint

Mes parents rendent parfois visite à ma tante, la sœur de ma mère, qui vit à quelques centaines de kilomètres. Je me lie d'amitié avec Joanna, la fille de ses voisins, qui a seize ans, donc trois ans de plus que moi. Cette fille superbe ignore tout de mes problèmes et me prend sous son aile. Quand nous ne sommes pas ensemble, elle prend le temps de m'envoyer un message pour avoir de mes nouvelles. Elle est la seule personne de mon entourage qui ne me stigmatise pas. Elle me semble être libre et insouciante. Avec elle, j'ai l'impression d'être enfin vue, considérée, je suis comme une petite sœur avec laquelle elle n'a pas de tabou. Joanna est belle, rayonnante, convoitée des garçons. Mon admiration doit être flagrante mais ma nouvelle amie ne me prend pas de haut, au contraire. Il me semble que la fumée noire qui me suit s'éteint enfin quand je suis avec elle.

Alors que nous séjournons chez ma tante, on m'autorise à aller chez Joanna pour la soirée. Nous ne sommes que toutes les deux dans la maison : c'est la fête ! Joanna, ravie de me voir, lance les festivités et décide qu'on va boire des martinis. À treize ans, heureuse de la transgression, je me réjouis, même si le goût ne me plaît pas du tout. Nous prenons un bain ensemble, en maillot de bain, dans un moment un peu trouble, elle, la fille déjà formée, et moi, qui entre à peine dans l'adolescence. Il y a une dose d'érotisme là-dedans.

Ensuite, Joanna a l'idée de fumer des joints, de se défoncer, et comme pour le reste, je la suis. Elle me traite comme son égale et j'adore ça.

Les cheveux encore mouillés par l'eau du bain, elle sort son matériel, à savoir sa weed, ses feuilles OCB, son briquet, de l'argent aussi, et je l'observe rouler d'une main experte, un peu impressionnée par ce rituel dont elle a l'habitude et dont j'ignore tout. Pas question de laisser voir de la gêne ou de l'inconfort, ni de mettre en danger notre lien, déjà inégal du fait de l'âge, en lui posant des questions ou en refusant de partager ce joint qu'elle me tend après l'avoir entamé et dont l'odeur m'a plu tout de suite.

La première taffe de weed de ma vie est comme une bouffée d'oxygène. D'abord, je ne fais que crapoter sans avaler la fumée, mais Joanna me provoque en me disant d'y aller pour de vrai : « T'es en train de niquer mon pétard là, fume vraiment ! » Alors j'inhale la fumée et mon cerveau se libère instantanément, malgré la toux qui me secoue la poitrine juste après. Une soupape s'ouvre en moi. Mon corps me semble tout à coup plus léger, comme si mes membres pesaient moins lourd. Ma tête tressaille de fourmillements agréables. C'était donc ça qu'il me fallait ?

Les insultes des autres, le fauteuil roulant, la lourde chute dans les escaliers, mes larmes dans les toilettes, mes marches solitaires dans les couloirs, la main du prof sous mon tee-shirt, je survole tout, prends de la distance. Le joint de Joanna me rend tout cela supportable. Confusément, j'ai le sentiment à ce moment-là d'avoir trouvé le refuge dont j'ai tant besoin pour endurer le quotidien.

Le lendemain, dans la voiture, j'entends mes parents constater à mi-voix que je sens la clope. Ils ne me passent

pas un savon pour autant. Après une soirée avec une fille plus âgée, ils pensent sans doute que ce n'est pas si grave. Le lendemain, lundi, retour au collège : mon calvaire reprendra, mais cette fois-ci j'aurai une échappatoire. Je me sens un peu plus armée.

Gare routière et début des conneries

Je me rends au collège en bus : à la gare routière, je me suis fait une bande de copains qui fument tous. Après cette initiation au shit avec Joanna, je me sens plus grande et plus sûre de moi : si je fume des joints avec eux, je serai sûre de m'intégrer.

Ma vie me semble déjà plus simple, comme si j'avais un mode d'emploi : je veux fumer ; pour fumer, il faut de l'argent ; je dois donc m'en procurer aussi souvent et autant que possible. Alors j'en vole ici et là à mes proches, en faisant en sorte que ce ne soit pas trop voyant. Je commence à fumer tous les matins : la journée passe plus vite. Les insultes des autres et mon éternel statut de brebis galeuse sont tout à coup assourdis. Le shit et la beuh me protègent, et j'ai de plus en plus besoin de cette carapace cotonneuse pour endurer ma vie. Avec mes copains de la gare routière, je me sens mieux, plus sûre de moi, la fumette nous lie et ensemble nous faisons toutes sortes de conneries : entrer dans un bâtiment par effraction, par exemple. Stimulée par l'interdit, je recherche la montée d'adrénaline. Ce sont les seuls moments où j'ai l'impression de vivre autre chose que les tourments de mon quotidien. D'avoir, peut-être, une adolescence digne de ce nom.

Un garçon du groupe me plaît : Pablo, un mec magnifique avec une voix envoûtante, mais à ses yeux je n'existe presque pas. Je sors avec d'autres mecs sans aller très loin, davantage par curiosité, et pour me sentir vivante.